

Esquisse d'une émotion théorique.

Les ouvrages phénoménologiques de Sartre se présentent sous un jour modeste, assumant leur limitation possible en même temps que la percée qu'ils accomplissent. *L'imagination* se termine par l'*esquisse* d'une phénoménologie de l'image, que *L'imaginaire* déploiera quelques années plus tard. *La transcendance de l'Ego*, qui ne couvre que quelques dizaines de pages, a pour sous-titre : « Esquisse d'une description phénoménologique ». Même *L'être et le néant* se veut un *essai*, certes volumineux, d'ontologie phénoménologique. Un autre exemple, peut-être moins lu, de cette *phénoménologie par esquisses*, cinglante, audacieuse, portée par le souci littéraire de descriptions concrètes, est sans conteste sa petite *Théorie des émotions*, définitivement arrachée en 1939 au manuscrit de *La psyché*. C'est dans cet ouvrage que j'ai rencontré et pris la mesure de la philosophie sartrienne. L'*Esquisse* était au programme du cours de *Philosophie contemporaine* du professeur Daniel Giovannangeli, à l'université de Liège (Belgique). Je me rappelle avoir été interrogé, à la fin de cette année 1996-1997, sur le sort réservé par Sartre à l'*inconscient*. On sait que Sartre relève la *contradiction* profonde de la psychanalyse, soucieuse- comme la phénoménologie- de la signification des faits psychiques, mais dont les théories explicatives entraînent d'inextricables apories. Pour Sartre, la secondarisation de la conscience réflexive et de la conscience volontaire n'exige en aucun cas de soutenir l'hypothèse d'un inconscient. Il faut reconnaître, en revanche, un *décalage* interne à la conscience. *La transcendance de l'Ego* donne très tôt une présentation définitive de ce *champ transcendantal impersonnel* : le caractère intentionnel de la conscience signifie qu'elle est *d'abord* conscience thétique de quelque chose *d'autre*, tout en étant préréflexivement conscience (d')elle-même. Seule cette conscience (de) soi permet d'ailleurs à la conscience de se retourner sur elle-même *après-coup*, de prendre conscience *d'elle-même* sur le mode réflexif.

Je pourrais vous parler, dans cette petite note, du grand œuvre de 1943 dans lequel j'ai appris, durant l'année académique suivante, à faire de la philosophie. D. Giovannangeli consacre, en effet, son cours de *Métaphysique* à une lecture patiente et rigoureuse de l'*Introduction* de *L'être et le néant*, rapportée aux textes majeurs de la tradition philosophique. D'autres parleront certainement de leur première lecture de ce grand livre. J'aimerais pour ma part développer quelques remarques sur l'*Esquisse d'une théorie des émotions*, parce que sa lecture a déterminé durablement ma façon d'aborder l'œuvre de Sartre dans sa complexité et sa diversité. J'ai en effet toujours veillé à ne pas négliger ce que l'on considère trop vite comme des textes mineurs ou inaboutis de Sartre. La théorie sartrienne de l'émotion comme transformation *magique* du monde m'a aussi amené à m'intéresser de près, dans ma thèse de doctorat, aux travaux de l'anthropologie française classique (Lévy-Bruhl, Durkheim, Mauss) dont, sur bien des points, Sartre reprend les ambitions. Plus généralement, j'ai souhaité replonger Sartre dans le contexte philosophique et intellectuel français dont son œuvre a émergé. Selon cette perspective, la méthode phénoménologique, découverte à Berlin en 1933 et à laquelle Sartre ne renonça jamais, répond à des préoccupations qui hantaient déjà le jeune Sartre et qui expliquent, au moins en partie, l'originalité de sa phénoménologie. Enfin, l'*Esquisse* se révèle être un exercice exemplaire de phénoménologie. Contrairement à ce que laisserait croire une lecture trop rapide, elle assume le réquisit phénoménologique de décrire les émotions dans leur diversité, leur plasticité et leur temporalisation. Par la revendication d'un *recours réglé à l'empirie*, Sartre trace les linéaments d'une *science de la singularité* dont il relèvera l'ambition dans ses travaux de psychanalyse existentielle. C'est ici qu'il faudrait – je le note en passant – reprendre la conception sartrienne de la *facticité*, à laquelle j'ai consacré mon mémoire de fin d'études. Je répèterais alors le mouvement que Michel Foucault attribue à la phénoménologie dans *Les mots et les choses*, de

l'antipsychologisme à l'ontologie, en passant par une *insidieuse parenté, prometteuse et menaçante* à la fois, avec les analyses empiriques sur l'homme.

Contentons-nous de relire *l'Esquisse d'une théorie des émotions*. Quelle validité accorder à la théorie sartrienne des émotions ? Comme Janet, Sartre y verrait bien une conduite, à savoir un mode de dévoilement du monde, mais une conduite tout de même inférieure, moins adaptée, pour le dire comme Sartre : une conscience *dégradée*. Un des commentateurs les plus attentifs, Philippe Cabestan, en conclut, certes avec prudence, que « la conception sartrienne enveloppe implicitement, nous semble-t-il, une condamnation morale de l'émotion. A travers l'opposition de la conduite "rationnelle" et de la conduite magique, l'Esquisse reprend à sa manière l'opposition traditionnelle de la passion et de la raison » (Cf. *Alter*, n° 7, 1999, p. 117). Pour échapper à cette conclusion un peu décevante, il s'agit de prolonger les remarques de Sartre à propos d'une *structure existentielle du monde qui est magique*. Renvoyant son lecteur à un travail ultérieur, il se contente de noter que notre perception d'autrui est magique. Dans un beau texte de la même époque, intitulé « Visages », il définit d'ailleurs le visage comme la transcendance *visible*. L'intentionnalité donne sens aux traits du visage. C'est pourquoi Sartre peut définir la transcendance de la conscience comme *la sorcellerie primitive*. Dans le visage d'autrui, nous percevons une activité passivée. Le renvoi un peu énigmatique à Alain, qui définit la magie comme « l'esprit traînant parmi les choses », permet d'avancer davantage. Notons que, vingt-cinq ans plus tard, dans les *Conférences de Cornell*, Sartre maintiendra cet hommage rapide au grand professeur de sa jeunesse : « Le chef dit l'exigence de la matière (Alain : Entretiens). » Mais plutôt qu'aux *Entretiens au bord de la mer. Recherche de l'entendement*, il est probablement plus utile de se reporter à un autre ouvrage d'Alain, qui en est comme la première partie : *Les idées et les âges*. Ce livre est présenté par son auteur comme une *Critique de l'imagination*, « le livre de l'imagination disciplinée, celle qui remplace si bien l'entendement » (Cf. *Les passions et la sagesse*, Pléiade, 1960, p. XXII-XXIII). *Les idées et les âges* permet de comprendre pourquoi l'Esquisse définit l'émotion comme le *retour* de la conscience à l'attitude magique. En effet, *nous avons été enfants avant que d'être hommes*. Mais alors que, pour Descartes, l'enfant se trompe parce qu'il n'a pas encore un usage entier de la raison, Alain ne voit dans ces erreurs que le transfert indu d'une *technique politique*, propre aux relations humaines, aux rapports que nous entretenons, disons directement, avec le monde. C'est d'ailleurs, poursuit Alain, parce que l'homme est société qu'il a pu étendre son empire sur la planète. L'intention de l'homme, sinon son attention, se porte donc *d'abord* non vers le monde, mais vers la société elle-même, parce que celle-ci est *le premier et le plus puissant outil sur lequel l'homme peut compter*. La situation de l'enfant est exemplaire. Ses rapports au monde matériel sont nécessairement médiatisés par ses parents : « Nous ne naissons pas au monde, nous naissons aux hommes. D'où cet ordre renversé d'après lequel notre physique est une politique prolongée, adaptée, redressée » (*Les passions et la sagesse*, p. 79). Une phénoménologie conséquente ne peut faire l'économie de cette singulière mais primordiale intentionnalité affective, dont Merleau-Ponty a parfaitement saisi l'*efficacité symbolique* : « Cette conduite émotionnelle, qui paraît absurde en face du monde des choses, est efficace dans ses rapports à autrui : en effet, c'est le propre d'un visage humain *d'agir à distance* sur l'autre. Autrui peut agir sur moi sans déployer des moyens réels, les rapports humains sont essentiellement magiques, parce qu'ils sont des rapports de signifiant à signifiant et qu'ici la parole fait destin (cf. Alain : "L'homme est un sorcier pour l'homme"). » (*Psychologie et pédagogie de l'enfant*, Verdier, 2001, p. 228).

Ainsi, pourrait-on conclure, que si une *herméneutique de l'existence* réclame une phénoménologie de l'émotion, c'est parce que l'homme est d'abord un *animal herméneutique* redevable de ce que Thierry Leterre a récemment appelé une *anthropologie sociale du signe* fondée sur une *anthropologie de la famille* (Cf. *La raison politique. Alain et la démocratie*,

Paris, PUF, 2000). Alain y voit l'origine des rituels, des cérémonies, plus généralement des religions. Dans ses essais de morale dialectique, qui suivent *Critique de la raison dialectique*, Sartre verra, dans cette médiation nécessaire entre l'enfant et les nécessités matérielles (« L'homme est le fils de l'homme »), l'espace d'une *éthique* que le marxisme reléguait au rang d'illusion superstructurelle. Dès lors, plutôt que de voir dans l'*Esquisse* la condamnation morale de l'émotion, il faudrait peut-être y discerner, fût-ce en creux, le lieu même de la morale et un des foyers, sans cesse réalimenté, de la philosophie sartrienne jusqu'aux ultimes projets sur le rôle humanisant du sourire maternel, ce beau sourire de la Joconde aussi, dont Alain disait qu'il n'a aucune signification précise, sinon de marquer une *présence humaine*, autrement dit d'engager un processus de *reconnaissance*.

Grégory CORMANN

Grégory CORMANN

Né le 12.04.1977

Docteur en philosophie, Université de Liège, 2004

Assistant au département de philosophie de l'Université de Liège (Belgique)

Groupe belge d'Etudes Sartriennes, groupe de contact F.N.R.S.